

MEDEDELINGEN DER KONINKLIJKE NEDERLANDSE  
AKADEMIE VAN WETENSCHAPPEN, AFD. LETTERKUNDE  
NIEUWE REEKS – DEEL 39 – No. 2

---

LA LÉGENDE DE PASSECRATE  
ET LA SAINTE PARENTÉ

P. C. BOEREN

ISBN 0 72048322 0

UITGESPROKEN IN DE VERGADERING  
VAN 9 SEPTEMBER 1975

### *La Sainte Parenté en général*

Les chrétiens de l'Antiquité vouaient un culte à la mémoire des trois Saintes Mères ou Prophétesses du Nouveau Testament: Anne<sup>1</sup>, Elisabeth et Marie. Quant à Elisabeth, saint Luc (1,36) l'appelle simplement une *parente* de Marie.

C'est au VI<sup>e</sup> siècle seulement que se manifestent les premiers efforts<sup>2</sup> de réunir en un système généalogiquement cohérent les noms des Saintes Mères par une précision du grade de la parenté moyennant l'invention et inscription des noms de la mère et d'une ou de deux tantes d'Elisabeth. Ainsi la triade des Saintes Mères, groupées autour de Marie, se transforme en une Sainte Parenté de Notre Dame.

Mais il y a une pluralité de solutions possibles au problème de la parenté d'Elisabeth (tante? cousine? arrière-cousine? de la Sainte Vierge) et cette pluralité de solutions engendre une pluralité de Saintes Parentés dont trois seulement pourront s'imposer aux Eglises: la Sainte Parenté des Grecs, celle des Jacobites et celle des Latins.

Conformément à l'usage des Latins qui est théologiquement le plus adéquat, j'applique à ce genre de systèmes le terme *Parentela Sancta (Beatae Mariae Virginis)*<sup>3</sup> ou *Sainte Parenté (de Notre Dame)*<sup>4</sup>. A l'opposé de toute généalogie, la Sainte Parenté n'est pas une suite d'ancêtres, n'établit pas une filiation en ligne masculine. Elle se présente plutôt comme un ensemble de parentes, groupées autour de Marie (et de Jésus), selon le principe de la

---

<sup>1</sup> En tant que couple et parents de Marie, Anne et Joachim sont connus seulement par le Protévangile de Jacques (II<sup>e</sup> siècle). — Un fresque du VIII<sup>e</sup> siècle dans la *Maria Antiqua* à Rome et quelques peintures rupestres dans la Cappadoce représentent le thème des trois Saintes Mères. — Les Trois Prophétesses du Nouveau Testament remontent au *Liber Generationis* de 334: cf. R. Helm, *Hippolytus Werke*, IV: *Die Chronik* (Berlin 1955), p. 128 no. 720. Elles se rencontrent encore dans la Chronique de Frédégaire (MGH. SS. rer. merov., II, p. 30). — Pour des raisons évidentes, les chrétiens des premiers siècles cultivaient la mémoire des proches parentes du Seigneur, non pas celle des proches parents.

<sup>2</sup> Théodose, archevêque d'Alexandrie (535-566), fait d'Elisabeth la fille de Rachel (soeur d'Anne et de Barachie). Voir: CSCO, tom. 269 (= *Scriptores coptici*, tome 34. Louvain 1966), p. 3 (dans son panégyrique sur Jean-Baptiste). — Le genre des chroniques universelles et l'usage des liturgistes d'inscrire des notices généalogiques aux commémoraisons d'Anne, de la Sainte Vierge et de Jean-Baptiste, et aux homélies y relatives, ont fomenté la systématisation généalogique dont la Sainte Parenté a pris sa naissance.

<sup>3</sup> Les témoins latins du bas moyen-âge donnent parfois: *Consanguinitas B.M.V.*, ou même: *Consanguinitas Jesu Christi*, mais ce sont là autant d'impropriétés.

<sup>4</sup> Le terme est attesté en ancien français à partir de 1050.

parenté, c.à.d. de l'apparentage en ligne féminine<sup>5</sup>. De là vient que les Saintes Parentés débute par les noms de deux ou de trois soeurs utérines (trois chez les Grecs, deux chez les Latins) et que les noms des maris et des pères n'y sont pas exprimés. Soit dit en passant que la Parenté de Sainte Anne du moyen-âge finissant, est un thème foncièrement différent<sup>6</sup>.

La Sainte Parenté des Grecs, attribuée souvent au pape Hippolyte (III<sup>e</sup> siècle), a en réalité été introduite par le chroniqueur Hippolyte de Thèbes, peu avant 638<sup>7</sup>. Transmise principalement dans les synaxaires à partir du IX<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>, elle deviendra la version vulgate de l'Eglise grecque, adoptée successivement par les Eglises arménienne, géorgienne et copte. Elisabeth y figure comme une fille de Sobè, soeur de sainte Anne, et par là comme une cousine de la Sainte Vierge. Le nom de cette Sobè (prononcez : *Sobi*) est toujours inexplicé. Les Coptes mettaient en toutes lettres *Sophia*<sup>9</sup>.

<sup>5</sup> Il est donc permis de la mettre en pendant à la *Generatio* ou *Genealogia Christi* de *Matth.*, 1, 1-26, et de *Luc.*, 4, 23-28, qui sont en réalité des généalogies de saint Joseph, établies selon la Loi, non pas *secundum carnem*. — J'y crois voir aussi une analogie avec l'immaculée conception et la virginité perpétuelle de la Mère du Seigneur. Epiphane, évêque de Salamis (Chypre, 367-403), a même attribué une conception virginale à sainte Anne. L'Evangile de Pseudo-Matthieu (3, 5) qui date du début du V<sup>e</sup> siècle, présuppose la même doctrine, mais le *Liber de Nativitate Mariae* qui fut composé en Syrie au VI<sup>e</sup> siècle, et surtout les Latins ont pris une attitude négative.

<sup>6</sup> La Sainte Parenté du XV<sup>e</sup> siècle qui donne toujours du fil à retordre aux historiens des arts, est une *Parentela S. Annae*, groupée autour de sainte Anne et ses trois maris (*Trinubium Annae*) avec leurs fils (les frères de Jésus). On sait que la légende des trois mariages de sainte Anne a été condamnée par le Concile de Trente. — A l'opposé de la ramification de plus en plus poussée de la Sainte Parenté des Latins au bas moyen-âge, la Sainte Parenté des Grecs a toujours gardé sa sobriété primitive.

<sup>7</sup> Franz Diekamp, *Hippolytos von Theben. Texte und Untersuchungen* (Münster i. Westf. 1898), p. 27-28 (texte de la version d'Hippolyte de Thèbes) et p. 22 (première mention de ce texte par Sophronios, patriarche de Jérusalem, 638). Diekamp donne encore six témoins qui attribuent le texte au pape Hippolyte de Porto (Pseudo-Hippolyte); voir aux pp. 41, 42, 47, 48, 50, 136. Pour la période postérieure à 900 que Diekamp n'a pas prise en considération, j'ajoute Cosmas Vestitor (X<sup>e</sup> siècle?; dans: Migne, PG, CVI, c. 1005-1012) et Nicéphore Calixte (XIV<sup>e</sup> siècle; dans: Migne, PG, CXLV, c. 759-762), l'un et l'autre avec attribution à Pseudo-Hippolyte. D'après Hans-Georg Beck, *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich* (Munich 1959), p. 502, Cosmas Vestitor, auteur d'une homélie sur Joachim et Anna, a probablement vécu entre 730 et 850.

<sup>8</sup> Hippolyte Delehay, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae* (Bruxelles 1902), c. 841-842. Migne, PG, CXVII, c. 558 (*Basilii Menologion*, Pars III, 25 Julii: *Commemoratio sanctae Annae matris Deiparae*).

<sup>9</sup> CSCO, *Scriptores Arabici*, Series Tertia, tom. XVIII (Romae 1921), p. 114 (*Synaxarium Alexandrinum*, Pars Ia, texte copte). E. A. Wallis Budge, *The History of the Blessed Virgin* (2 tom. Londres 1899), pp. 182, 204-205 (texte éthiopien). E. A. Wallis Budge, *Legends of Our Lady the perpetual Virgin and her Mother Hanna* (Londres 1922), pp. 5-6 et 35 (traduit de l'éthiopien). — H. Lewy, de sa part, a voulu rattacher le nom de Sobé au nom de la Sibylle hébraïque *Sabbe*, nom d'origine arménienne qui signifie :



Les Syriens qui n'étaient pas de l'Eglise officielle des Grecs, prônaient une Sainte Parenté de leur façon<sup>10</sup>. Un article de la profession de foi des Jacobites (monophysites) formule une doctrine d'après laquelle Elisabeth, la mère de saint Jean-Baptiste, était une soeur d'Anne et, par là, une tante de la Mère du Seigneur<sup>11</sup>. La tradition a attribué cette profession à Jakobos Baradai, évêque d'Edesse, organisateur de l'Eglise des Jacobites et mort en 578. On trouve la même conception sur la parenté d'Elisabeth avec la Sainte Vierge dans un poème anglais du début du XV<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>.

### *La Sainte Parenté des Latins*

Les Latins eux aussi ont eu leur Sainte Parenté, mais celle-ci n'a jamais été intégrée à leur liturgie. Aussi des fabulateurs dévots, pour ne pas dire faussaires, ont-ils impunément pu la rallonger d'éléments ineptes, telles les lignées de saint Servais et de Passograssus. Après retranchement de ces éléments apocryphes qu'il est facile de reconnaître, on obtient la version originale de la Sainte Parenté des Latins.

Le plus ancien texte qui en soit conservé, se trouve dans la Vie de saint Servais, composée par le moine Jocundus avant 1088<sup>13</sup>, mais il a certainement existé une ou plusieurs rédactions pré-jocundiennes dont Lambert de Saint-Omer et le ms. Can. 9 de

vieille ou grand-mère; cf. H. Lewy, *Sabbe-Sambethe*, dans: *Philologus*, LVII (1898) 350-351.

<sup>10</sup> En cette matière, la dissidence s'est fait jour déjà au VII<sup>e</sup> siècle. Alors que les Grecs donnaient à sainte Anne comme soeur aînée une Marie, mère de Salomé la sage-femme, l'auteur monophysite Jacques d'Edesse (640-708) mettait à sa place Marie-Cléophas; cf. Diekamp, *o.c.*, p. 125. Après lui, Jean Damascène (675-749) et Théophylacte (Migne, PG, CXXIII, c. 293) feront de même.

<sup>11</sup> Le texte original en syriaque est perdu. Une traduction en éthiopien a été publiée par Carl Heinrich Cornill, *Das Glaubensbekenntnis des Jacob Baradaeus in äthiopischer Übersetzung*, dans: *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, XXX (1876) 417-466; l'article en question à la page 449. Une traduction en arabe a été publiée par H. G. Kleyn, *Jacobus Baradeus, de stichter der syrische monophysitische Kerk* (thèse Leyde 1882), pp. 121-139 (texte arabe), pp. 139-163 (traduction en néerlandais); l'article envisagé de la profession de foi à la page 152.

<sup>12</sup> *Cursor mundi*, publ. p. R. Morris, dans: *Early English Text Society; Original Series*, tome 59 (Londres 1875). En voici les vers 10937-10938:

(Zachari . . . . .)  
 Elizabeth his wijf was alde,  
 was Anna syster as I befor talde.

Les quatre manuscrits conservés donnent une leçon identique. Dans un seul d'eux la leçon du copiste a été mise en concordance avec celle de la Sainte Parenté des Grecs et des Latins par l'intercalation interlinéaire du mot *doghter* après le mot *sister*.

<sup>13</sup> MGH. SS., XII (1856), p. 90 (fragment). P. C. Boeren, *Jocundus biographe de saint Servais* (La Haye 1972), pp. 139-140 (première édition intégrale).

Bamberg ont conservé des vestiges. Il est certain même que, sous une forme mnémorique, peut-être, le thème était déjà en circulation avant 979, parce que le chroniqueur Hériger de Lobbes le signale en cette année <sup>14</sup>.

D'après Jocundus, la Sainte Parenté débute par les noms de deux soeurs utérines: *Anna et Esmeria sorores*, alors que dans la version grecque elle débute par les noms de trois soeurs dont Anne est la cadette. La version du ms. Can. 9 de Bamberg (voir plus loin, à la note 32) me paraît préférable à celle de Jocundus, pour autant qu'elle donne les noms de la mère et de la tante de la Sainte Vierge dans cet ordre plus historique: *Esmeria et Anna*.

Dans la version de Jocundus et des Latins en général, Elisabeth est une cousine de la Sainte Vierge, mais sa mère est appelée *Esmeria*, et non pas Sobè. A l'encontre encore des Grecs, Jocundus n'inscrit pas les noms de *Matthan* et de *Maria*, parents d'Anne selon les Grecs, mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'il n'inscrit pas non plus les noms d'*Isachar* et de *Susanne* qui, de ses jours, étaient déjà considérés comme les parents d'Anne par les Italiens <sup>15</sup>. Comme père d'Anne Isachar apparaît pour la première fois dans l'Évangile de Pseudo-Matthieu (Syrie, V<sup>e</sup> siècle) <sup>16</sup>.

Comme nom propre de femme le nom *Esmeria* est d'une lointaine origine levantine, mais à l'époque paléochrétienne il était déjà en usage dans les colonies d'Orientaux, établies en Gaule <sup>17</sup>. Appliquée à la mère de sainte Elisabeth, il apparaît pour la première fois dans la version de Jocundus (avant 1088) et dans la chronique universelle de Sigebert de Gembloux qui n'est pas certainement de date plus récente <sup>18</sup>, mais il se trouvait déjà dans les versions préjocundiennes perdues dont le ms. Can. 9 de Bamberg et deux

<sup>14</sup> MGH. SS., VII, 172 (Hériger de Lobbes). Hériger n'en donne pas encore le texte, mais le présuppose, en indiquant le rang que saint Servais y tenait.

<sup>15</sup> Guy de Tervarent, *La Suzanne du tympan de Bergame*, dans: *Analecta Bollandiana*, LII (1934), pp. 357-360. Dans plusieurs litanies italiennes des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, les femmes de la Sainte Parenté sont invoquées dans cet ordre: *Maria/Anna/Susanna/Elisabeth*; cfr. Dom Serv. Lejeune, *De legendarische stamboom van sint Servaas in de middeleeuwse kunst en literatuur*, dans: Publications de la Société historique et archéologique dans le Limbourg à Maestricht, LXXVII (1941), pp. 283-332, spécialement aux pages 290-291.

<sup>16</sup> C. de Tischendorf, *Evangelia apocrypha* (Editio altera, Lipsiae 1876), p. 55. Leçons variantes: *Achar et Agar*.

<sup>17</sup> Ernestus Diehl, *Inscriptiones Latinae Christianae Veteres*, I (Berolini 1925), no. 1432 adn.: *In hoc tumultu requiescit in pace bonae memoriae famola dei Esmeria, quae vixit . . .* (inscription découverte à Vienne en Dauphiné).

<sup>18</sup> MGH. SS., VI (1844), p. 304 (édition faite par D. L. C. Bethmann d'après l'autographe de Sigebert). La partie respective de la Chronique universelle a été commencée par Sigebert avant ou en 1082 et terminée avant 1099; cfr. W. Wattenbach et R. Holtzmann, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, ouvrage retravaillé par Franz-Josef Schmale, tome II (Darmstadt 1967), p. 727 et suiv., spécialement à la page 733.

extraits, recueillis vers 1120 par Lambert de Saint-Omer, ont conservé des traces. Ces derniers extraits présentent la leçon variante: *Esmaria*<sup>19</sup>. Sur le continent le nom *Esmeria*/*Esmaria* est devenu le nom reçu de la mère de sainte Elisabeth. La variante insulaire *Emeria* n'est pas attestée avec certitude avant 1150<sup>20</sup> et se rencontre uniquement dans la légende du *Trinubium Annae* qui n'était pas encore connue au XI<sup>e</sup> siècle. Sa diffusion se limitait au territoire de l'empire Anglo-Normand<sup>21</sup>. La variante *Hermana* paraît avoir eu cours parmi les Croisés en Terre Sainte<sup>22</sup>.

On n'a toujours pas résolu le problème de savoir, comment la *Sobè* des Grecs a pu devenir *Esmeria* (*Esmaria*, *Emeria*) chez les Latins. Une chose est certaine: les Latins ont communément pris le nom comme synonyme de: *Maria*<sup>23</sup>. Mais quelle Marie a pu

<sup>19</sup> *Lamberti S. Avdomari canonici Liber Floridus ... editus curante Alberto Derolez* (Gandavi 1968), pp. 6 et 34.

<sup>20</sup> Max Förster, *Die Legende vom Trinubium der hl. Anna*, dans: *Probleme der englischen Sprache und Kultur. Festschrift Johannes Hoops zum 60. Geburtstag überreicht von Freunden und Kollegen* (: *Germanische Bibliothek*, publ. p. Wilhelm Streitberg, II, 20, Heidelberg 1925), pp. 105-130. D'après cet auteur, le premier témoin aurait été composé au deuxième quart du XII<sup>e</sup> siècle, probablement avant 1140, mais il admet la possibilité que l'écriture puisse être un peu postérieure à 1140.

<sup>21</sup> Une des rares exceptions est offerte par le cod. Reg. lat. 318 de la Bibliothèque Vaticane, au f. 85<sup>v</sup>. Ce manuscrit provient de l'abbaye de Fleury où il a été écrit au XI<sup>e</sup> siècle. Mais la notice généalogique dont il s'agit, a été ajoutée postérieurement, comme c'est généralement le cas de ce genre de notices.

<sup>22</sup> Leo Allatius, *Symmicta* (Coloniae Agrippinae 1653), p. 109-110: *Milliario quinto a Nazareth, Sephoris civitas, via, quae ducit Achon. Ex Sephori mater beatae Mariae, Anna, et Hermana, sorores. De Hermana nata est Elisabeth, mater Joannis Baptistae* (passage du *Tractatus de distantibus locorum Terrae Sanctae*, composé à Nazareth par Rorgo Fretellus au début du XII<sup>e</sup> siècle). Allatius a publié le texte d'après le cod. Barb. 2357 de la Bibliothèque Vaticane qui date du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Cependant, la mention de Hermana manque dans l'édition, faite d'après un manuscrit avignonnais du XIV<sup>e</sup> siècle, par: Stephanus Baluze, *Miscellanea ... aucta opere ac studio Joannis Dominici Mansi*, tom. I (Lucae 1761), p. 434. Nous n'avons pas nécessairement affaire à une interpolation, parce que Rorgo Fretellus a plusieurs fois retravaillé son texte. Une édition critique, basée sur les quelque soixante manuscrits conservés dont neuf au moins sont du XII<sup>e</sup> siècle, décidera de la valeur du témoignage rapporté par Fretellus. — En français, *Hermana* répond à: Germaine ou Armande; ailleurs à: Irma, J'y vois plutôt une variante de: *Ermenia*, parente de Notre Dame; voir à la note 78.

<sup>23</sup> D'après Max Förster (voir à la note 20), *Emeria* est une aussi bonne latinisation du nom celtique *Emer* que la forme *Maria* sous laquelle les curés irlandais baptisaient toute *Emer*. — Le ms. lat. 440 (XIV<sup>e</sup> siècle; provenance de Spalato en Dalmatie) de la Bibliothèque Nationale de Budapest, au f. 1<sup>v</sup>, porte la notice: *Anna et Maria sorores fuerunt. De Maria nata est Helisabet mater s. Joannis Baptiste*. — Dans le même contexte, quelques manuscrits de *Du parenté Notre Dame* (Livre I<sup>er</sup>, chap. 64 du *Livres dou Trésor*) de Brunetto Latini (éd. Francis J. Carmody, 1948, à la page 59), donnent la variante *Meria*. — Pour la variante *Esmaria*, transmise par Lambert de Saint-Omer, voir à la note 19.

être le prototype d'*Esmeria*? Ce n'est certainement pas Marie, mère de Salomé, la sage-femme, et soeur de sainte Anne, dans le système des Grecs<sup>24</sup>; moins encore Marie-Cléophas, soeur de sainte Anne d'après certains auteurs syriens. Aurions-nous affaire, peut-être, à un emprunt au système des Jacobites, selon lequel Elisabeth, soeur utérine d'Anne, était la fille d'une Marie, à savoir de Marie, la mère d'Anne<sup>25</sup>? Quoiqu'il en soit, le nom *Esmeria*, nom de la mère d'Elisabeth, a pu faire son entrée en Occident seulement avant la naissance du thème spécifiquement latin des *trois Maries*, autrement dit: antérieurement au XI<sup>e</sup> siècle, sinon antérieurement à la fin du IX<sup>e</sup> siècle (voir, plus bas, à la note 83).

*Un nouveau témoin : le ms. Can. 9 de Bamberg*

En quête de témoins inédits de la soi-disant généalogie de saint Servais, antérieurs à 1150<sup>26</sup>, j'ai eu la bonne fortune de dénicher une version considérablement développée dans le tome A du ms. Can. 9 de la Staatsbibliothek à Bamberg. Les feuillets 106–127 (3 cahiers) de ce tome constituent un tout homogène, paléographiquement et matériellement distinct des autres éléments du manuscrit.

Pour ce qui est de la matière, lesdits cahiers se présentent comme une espèce de dossier de la Querelle des Investitures, renfermant quatre traités d'esprit impérial des années 1077–1109 dont deux ou trois ont été rédigés dans le diocèse de Liège<sup>27</sup>. D'après

<sup>24</sup> La vaine tentative de Max Förster d'identifier *Emeria* à Marie, mère de Salomé la sage-femme, était basée sur un seul texte, à savoir le Ménologe de Basile II qui donne à la fille de cette Marie le nom: Marie-Salomé. Or, ce Ménologe est seul à donner cette forme. Tous les autres synaxaires portent: *Σαλωμην την μαίαν*; on s'en convaincra par l'édition critique du *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae* que nous devons au Père Delehaye. Il est manifeste que le copiste du Ménologe de Basile II a abusivement pris *μαίαν* pour *Μαίαν*.

<sup>25</sup> Supposé, du moins, que les Jacobites donnaient à Anne les mêmes parents que les Grecs, à savoir Matthan et Maria. D'après Jules Africain (III<sup>e</sup> siècle), Matthan (ou Matthas, le même que Matathas) aurait été marié aussi avec une *Estha*; cf. Michel Van Esbroeck, *Une généalogie de la Vierge en Géorgien*, dans: *Analecta Bollandiana*, XCI (1973) 347–356, spéc. aux pp. 347, 348, 351.

<sup>26</sup> Ce que les historiens de l'art et les adeptes du culte du saint appellent la généalogie de saint Servais, n'est en réalité qu'une Sainte Parenté, rallongée d'une lignée de saint Servais. La limite de ma requête dans le temps est la période antérieure à 1150, antérieure à la diffusion du *Trinubium Annae* qui désaxera la Sainte Parenté.

<sup>27</sup> Fol. 103<sup>r-v</sup>: *De poenitentia regum*, rédigé peu après l'affaire de Canosse (1077); publié par H. Boehmer, dans: *MGH. LL.*, III (1897), p. 608–614. Fol. 107–110<sup>v</sup>: *De investitura regali*, composé dans le diocèse de Liège vers 1080 et publié par H. Boehmer, dans: *MGH. LL.*, III (1897), pp. 608–614. Fol. 114–120: *Leodicensium epistola adversus Paschalem papam*, composé vers 1103 par Sigebert de Gembloux et publié par E. Sackur, dans: *MGH.*

H. Boehmer, un des éditeurs, la formation même du dossier est également à localiser dans ce diocèse.

L'écriture rapide, marquée de plusieurs changements de plume, est d'une main qui n'a pas autrement contribué au recueil <sup>28</sup>. D'après Bernheim, un des éditeurs, elle appartient encore au début du XII<sup>e</sup> siècle <sup>29</sup>. Elle n'est donc guère postérieure à la formation du dossier qui a eu lieu entre 1109 et 1122 <sup>30</sup>.

Ni les auteurs du catalogue ni les éditeurs du dossier ne se sont prononcés sur la localisation de cette écriture qui n'est pas nécessairement originaire du même atelier que les autres éléments du recueil. Quant au recueil dans lequel on a inséré le petit dossier, il provient de la bibliothèque du chapitre cathédral de Bamberg.

On n'a pas encore publié les notices brèves qui couvrent les blancs laissés entre les traités. Matériel de remplissage, dira-t-on, avec infiniment de raison, mais il n'en reste pas moins vrai que ces notices et les traités ont été copiés d'un trait et que, par conséquent, ces notices se trouvaient déjà dans le modèle copié qui était certainement liégeois.

La deuxième notice, au f. 106, donne la Sainte Parenté des Latins, rallongée des lignées de saint Servais et de Passograssus. L'inscription de la lignée de saint Servais est un argument de plus en faveur de l'origine liégeoise du dossier. Voici le texte de la notice :

Esmeria <sup>31</sup> et anna . fuerunt sorores . Esmeria peperit  
Elisabet . Eliu . / et amathiam . Anna peperit sanctam  
MARIAM . Elisabet Iohannem bapti-/stam . Elyu frater  
elisabet genuit emiu . Emiu sanctum Seruatium . Sanctus /  
Seruatius matrem habuit nomine emiliam . Et ipse sanctus

---

LL., II (1892), pp. 449-464. Fol. 120<sup>v</sup>-122<sup>v</sup>: *Tractatus de investitura episcoporum*, composé en 1109, probablement dans le diocèse de Liège, et publié par E. Bernheim, dans: MGH. LL., II (1892), pp. 495-504. Fol. 122<sup>v</sup>-124<sup>v</sup>: *Ivonis episcopi Carnotensis epistola ad Hugonem archiepiscopum Lugdunensem*; de l'an 1097 (Yves de Chartres, *Correspondance*, éd. Dom Jean Leclercq, tome I<sup>er</sup>, Paris 1949, p. 238-258).

<sup>28</sup> Friedrich Leitschuh et Hans Fischer, *Katalog der Handschriften der Königlichen Bibliothek zu Bamberg*, I, 1 (Bamberg 1906), p. 866-871. Les auteurs du catalogue sont très positifs au sujet de l'unité de l'écriture des trois cahiers du dossier.

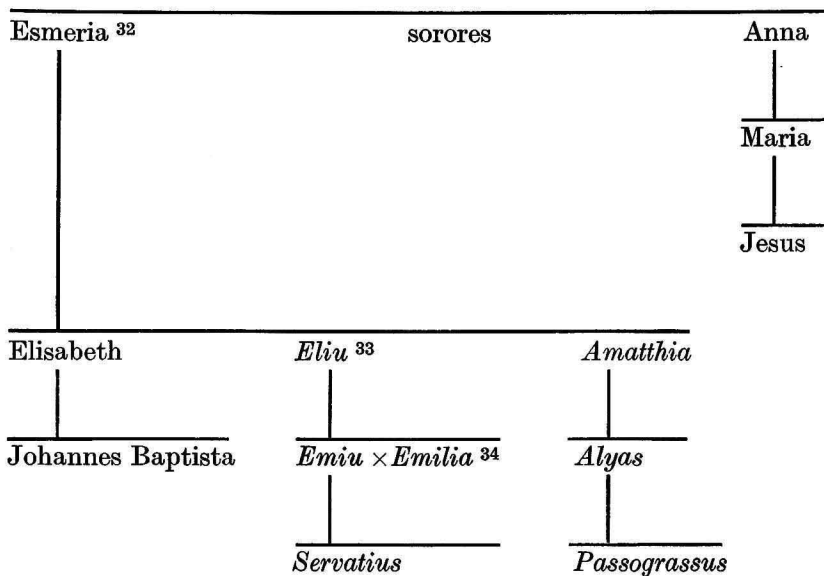
<sup>29</sup> Ernestus Bernheim, dans: MGH. LL., II, 495: *saec. XII. in. satis festinanter scriptum*.

<sup>30</sup> Au f. 127, dernier feuillet du dossier, on trouve le texte du Concordat de Worms (1122), adjonction de date postérieure. Les auteurs du catalogue observent que l'écriture de cette adjonction est plus ou moins différente de celle du copiste du dossier.

<sup>31</sup> La notice va à la ligne. Aussi le premier mot (*Esmeria*) débute-t-il par une lettrine rouge (*E*). La notice est donc perceptiblement distincte de la notice relative au *Trinubium Annae* qui précède. L'une n'a pas été inscrite à l'autre.

ServatiuS / natus est in hebreia in persida . in uico qui uocatur pestia . Amatthia / soror elisabet peperit Alyam . Alyas autem Passograssum ./

J'ai résumé l'énoncé de la notice dans un tableau généalogique que voici. Les noms de la Sainte Parenté y sont rendus en caractères romains, ceux des lignées légendaires (d'*Eliu* et d'*Amatthia*) sont imprimés en italique.



La lignée de saint Servais (*Eliu-Emiu-Servatius*) est le premier et peut-être aussi le plus ancien des éléments adventifs, car elle était déjà connue d'Hériger de Lobbes en 979. La descendance en ligne masculine qui jure avec toute Sainte Parenté paléochrétienne, suffit à la qualifier de *corpus alienum*, forgé dans un pays de droit germanique, pas loin de Maestricht. La part du prélat levantin Alagrecus que Jocundus cite comme témoin, me semble être limitée à l'apport de quelques précisions, tendant à

<sup>32</sup> Jocundus, initiateur de la version reçue de Maestricht, range *Esmeria* après *Anna*, ce que font aussi les textes relatifs au *Trinubium Annae*. L'ordre donné par le manuscrit de Bamberg s'accorde avec celui des versions grecques et syriennes qui présentent *Anna* comme une soeur cadette de la mère d'Elisabeth.

<sup>33</sup> Jocundus et le texte reçu de la tradition maestrichtoise donnent: *Eliud*.

<sup>34</sup> Jocundus donne: *Memelia*, mais la majorité des copistes après lui omet le nom de la mère de saint Servais.

faire mieux ressortir la prétendue naissance judéo-arménienne du saint par l'inscription notamment du nom de sa mère.

Le nom de la mère du saint manque dans la version de Sigebert de Gembloux qui peut bien être antérieure à celle de Jocundus et qui est certainement à la base d'un groupe spécial de textes servatiens<sup>35</sup>. Le nom de *Memelia* ou *Emilia* était porté aussi par la mère de saint Basile le Grand qui était née dans la Cappadoce<sup>36</sup>. La variante *Myilitena* sous laquelle la mère de saint Servais est désignée dans un manuscrit perdu dont Lambert de Saint-Omer nous a conservé un extrait aux années 1117-1120<sup>37</sup>, est le nom aussi de la ville de Mélitène, chef-lieu de la Cappadoce et métropole de la province romano-byzantine Armenia Secunda (238-1028)<sup>38</sup>, prétendue résidence aussi de saint Georges<sup>39</sup>. D'après une légende locale, signalée à partir de 1140<sup>40</sup>, l'église Saint-Servais à Maestricht aurait primitivement eu comme patron l'Apôtre Barthélemy. D'après une autre légende locale qui semble être une explication étymologique de la première et qui peut très bien remonter à Jocundus, la mère de saint Servais serait réellement une arménienne, une parente même de saint Barthélemy qui était considéré comme le

<sup>35</sup> La version de Sigebert de Gembloux a été reprise dans la *Vita sancti Lupi recentior*, composée avant 1102 (AA. SS. Boll., Jul. VII, 77), et dans le ms. 260 de la Bibliothèque de l'Université de Liège qui provient de l'abbaye de Saint-Trond et date de la période moyenne du XII<sup>e</sup> siècle. Ce dernier manuscrit donne un fragment de la Vie de saint Servais de Jocundus, mais au lieu de donner la version jocundienne de la généalogie le copiste fait suivre immédiatement la version de Sigebert de Gembloux, comme si celle-ci lui semblait préférable à celle-là. — Je prends encore à témoin les Vies de saint Servais, consignées dans le ms. BPL. 102, f. 42, de la Bibliothèque de l'Université de Leyde qui provient de l'abbaye d'Egmond et date de 1148 environ, et dans le ms. Theol. 2<sup>o</sup>. 74, f. 129, de la bibliothèque de la ville de Lüneburg, copié au XIV<sup>e</sup> siècle. — Le nom de la mère du saint est même omis dans la grande majorité des copies de la généalogie du type proprement jocundien.

<sup>36</sup> Hipp. Delehaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, col. 365.

<sup>37</sup> *Liber Floridus*, éd. Alb. Derolez, p. 6. Un autre manuscrit dont Lambert nous a conservé un extrait (p. 34), donne la variante *Memilite*.

<sup>38</sup> Aujourd'hui Malatia en Turquie.

<sup>39</sup> Dans toutes les *Passiones* du mégalomartyr saint Georges le nom de la résidence est orthographié soit *Melitene* (orthographe antique et officielle) soit *Mellena* (forme vulgaire).

<sup>40</sup> Première mention dans la *Vita sancti Lamberti*, composée entre 1140 et 1150 par le chanoine liégeois Nicolas (MG. SS. rer. merov., VI, 426). D'après cet auteur, les deux églises de Maestricht auraient à l'époque de l'enterrement du saint (vers 700 donc) porté les noms Notre-Dame (l'église épiscopale) et Saint-Barthélemy (actuellement la Saint-Servais). Impressionné par ce témoignage, Joachim Deeters, *Servatiusstift und Stadt Maastricht. Untersuchungen zu Entstehung und Verfassung* (: Rheinisches Archiv, fasc. 73. Bonn 1970), à la page 25, conjecture que l'église Saint-Servais ait été primitivement placée sous le triple vocable des saints Sauveur, Pierre et Barthélemy. Il n'aurait probablement pas formulé cette conjecture, s'il avait pris connaissance de l'autre partie de la légende rapportée par Jean d'Outremeuse (voir la note qui suit).



premier en rang parmi les quatre Évangélistes principaux de toutes les Arménies <sup>41</sup>.

*Passograssus = Passecrate = Pasicrates*

Il y a tout lieu de disserter plus longuement sur la lignée de Passograssus (*Amatthia-Alyas-Passograssus*) qui, en dépit de la descendance cette fois en ligne féminine, est aussi fabuleuse que la lignée de saint Servais, mais qui a l'avantage d'être inconnue jusqu'ici. Le témoignage du manuscrit de Bamberg est loin d'être isolé. Les deux textes de la Sainte Parenté que, aux années 1117-1120, Lambert de Saint-Omer a extraits de manuscrits maintenant perdus, donnent également à sainte Elisabeth une soeur du nom *Amatthia*: autant d'amorces nouvelles de la lignée de Passograssus <sup>42</sup>.

Avant 1120 donc l'étrange généalogie de Passograssus était déjà inscrite à la Sainte Parenté des Latins et largement répandue: dans la région de Saint-Omer, dans le diocèse de Liège et – par hasard? <sup>43</sup> – aussi à Bamberg en Bavière. En toute bonne foi, on peut présumer que la généalogie de Passograssus ait pu circuler déjà à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, peut-être même du vivant de Jocundus.

Ce qui retient l'attention, c'est d'abord le nom étrange de Passograssus. La solution de ce mystère est autant simple qu'inattendue. *Passograssus* est une latinisation des formes vulgaires *Passecras* <sup>44</sup> et *Passigradis* <sup>45</sup> employées pour *Pasicrates* et *Passecrates* <sup>46</sup>, graphies caractéristiquement latines du nom grec *Pasicrates*, nom d'un martyr qu'on prenait pour l'auteur de la *Passio* de saint Georges <sup>47</sup>. Chez les Bollandistes, ce pseudo-auteur est,

<sup>41</sup> Jean Des Preis dit d'Outremeuse, *Ly Myreur des Histors*, éd. Ad. Borgnet et Stan. Bormans (Bruxelles 1864-1887. 7 tomes), tome II, p. 66 (*Geste en prose*): saint Servais fonda à Tongres (Maestricht) *une engliese en l'honneur de sains Bertremere l'apostle, car illz estoit issus de part sa mere de la lignie sains Bertremere*. – Lire sur le rang de saint Barthélemy parmi les évangélistes des Arménies: Francis Dvornik, *The idea of apostolicity in Byzantium and the legend of the Apostle Andrew* (Cambridge Mass. 1958), p. 243.

<sup>42</sup> *Liber Floridus*, éd. Alb. Derolez (Gand 1968), pp. 6 et 34.

<sup>43</sup> Est-ce bien par hasard? En 1007, l'empereur Henri II fonda à Bamberg une église où il mit des reliques de saint Georges, et la fit élever au rang d'église cathédrale sous les vocables des saints Pierre et Georges.

<sup>44</sup> BHL., no. 3363a (manuscrit du IX<sup>e</sup> siècle). Je prends à témoin aussi le ms. Meerman 123 (fol. 186<sup>v</sup>) de Berlin qui date du XIII<sup>e</sup> siècle et provient de Saint-Vincent de Metz.

<sup>45</sup> BHL., no. 3365c (manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle).

<sup>46</sup> Le nom est orthographié avec trois ss dans les plus anciens martyrologes latins et dans la grande majorité des versions latines de la *Passio* de saint Georges.

<sup>47</sup> Un manuscrit du XVI<sup>e</sup> siècle (Athènes 343) donne Πασικρατιος (*Pasicratios*), forme apparemment regrécisée d'une forme latine ou romane.



en bon français, noté comme *Pseudo-Passecrate* et son prototype le martyr Pasicrates comme *saint Passecrate* (BHL., no. 3363), mais la forme la plus répandue est aujourd'hui : *Pasicrate*.

Le martyr Pasicrate – seul personnage historique de ce nom – appartient au groupe des martyrs militaires de Durostorum (Silistria sur la Mer Noire en Bulgarie) qui furent mis à mort vers la fin du règne de l'empereur Dioclétien, probablement en 303 ou 304<sup>48</sup>. Des *Acta* collectifs et contemporains on a, peu de temps après le martyre, tiré une série de *Passiones* individuelles, connue dans le milieu des hagiographes comme le *Cycle de Jules*<sup>49</sup>. Le cycle comprend la *Passio* de Jules le Vétéran et d'Hésyche<sup>50</sup>, la *Passio* de Nicandre et de Marcien, la *Passio* de Pasicrates et de Valentio. Le texte de la troisième et dernière *Passio* est perdue, mais un résumé en est conservé dans les synaxaires. Un fragment récemment retrouvé donne, du moins, la certitude que cette *Passio* perdue circulait encore aux VIII<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècles dans les deux langues (grec et latin)<sup>51</sup>.

A l'encontre de la *Passio* de Passecrate, la *Passio* de Georges n'est en rien solidement historique<sup>52</sup>. On peut admettre tout au plus – et alors encore avec quelque vraisemblance seulement – qu'un haut militaire de la garnison de Mélitène a, en 303, subi le martyre soit à Nicomédie (Bithynie) soit à Lydda (Tel Aviv) en Palestine, la patrie de sa mère.

La plus ancienne rédaction de sa *Passio*, rédigée en Syrie au début du V<sup>e</sup> siècle, situe le martyre sous le règne d'un Dadianos, roi légendaire des Perses. Krumbacher la qualifie comme un livre

<sup>48</sup> Otto Bardenhewer, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, II (Freiburg i. Br. 1914), p. 693.

<sup>49</sup> L'unité primitive des *Passiones* du groupe de Durostorum a été démontrée par Pio Franchi de' Cavalieri, *Osservazioni sopra alcuni Atti di Martiri da Settimio Severo a Massimino Daza*, dans: Nuovo bullettino di archeologia cristiana, X (Roma 1904), spécialement aux pages 22–26. Comparer la réimpression dans ses *Scritti agiografici*, dans: *Studi e Testi*, tom. 222 (Rome 1962), pp. 90–93. Précision par le Bollandiste Hippolyte Delehaye, *Saints de Thracie et de Mésie*, dans: *Analecta Bollandiana*, XXXI (1912), spéc. aux pages 268–269. Le terme *Cycle de Jules* est de Delehaye.

<sup>50</sup> Publiée sous le titre *Acta S. Julii* dans: *Analecta Bollandiana*, X (1891), p. 50–52. Réimprimée par A. Harnack, *Militia Christi* (Tübingen 1905), p. 119–121.

<sup>51</sup> Signalé par Hipp. Delehaye dans: *Analecta Bollandiana*, XXXII (1912), p. 307, avec renvoi au Clm. 4554 (*Passionnaire en latin des VIII<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècles*).

<sup>52</sup> Dom H. Leclercq, *Saint Georges*, dans: *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de Liturgie*, VI, 1 (Paris 1924), c. 1021–1029. Moins sévère est le jugement de Dante Balboni, dans: *Bibliotheca Sanctorum*, VI (Roma 1965), c. 512–525.

populaire (*Volksbuch*)<sup>53</sup>. Delehaye la met au rang des Mille et une Nuits des Arabes<sup>54</sup>.

D'après le soi-disant *Decretum Gelasianum* qui a été compilé au début du VI<sup>e</sup> siècle, la lecture de ce livre fantastique était d'ancienneté défendue dans les églises, pour la raison notamment qu'il était sorti de la plume d'un auteur hérétique<sup>55</sup>.

Les rédactions postérieures, plus ou moins expurgées et normalisées, font dater le martyre de Georges du règne de Dèce ou de Dioclétien.

Or, il est singulier que dans les prologues de toutes les rédactions, latines aussi bien que grecques, un Pasicrates s'intitule comme serviteur (*servus*) de son maître (*dominus*) Georgios, comme témoin oculaire de son martyre et auteur de sa *Passio*. Du fait que la plus ancienne rédaction, censurée par le *Decretum Gelasianum*, porte déjà ce prologue, Krumbacher a conclu que l'auteur syrien anonyme a simplement par imposture voulu se faire passer pour saint Pasicrate dans le dessein d'accréditer ses inepties. Je ne vois pas, comment cet auteur hérétique aurait pu le faire, la *Passio* du vrai Pasicrate ayant déjà cours de ses jours. D'ailleurs, on n'a de la rédaction dite *Volksbuch* ou *Texte-Dadien* aucun témoin manuscrit qui puisse dater du V<sup>e</sup> siècle, qui puisse être antérieur au *Decretum Gelasianum*<sup>56</sup>. Il n'est conséquemment aucunement démontrable

<sup>53</sup> Karl Krumbacher, *Der heilige Georg in der griechischen Überlieferung. Aus dem Nachlass des Verfassers herausgegeben von Albert Ehrhard* (Munich 1911), dans: *Abhandlungen der Kön. Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philos.-philol. und hist. Klasse*, tome XXV, fasc. 3. Krumbacher a relevé tous les manuscrits grecs et dressé une généalogie des rédactions. Il manque une étude comparable des versions latines.

<sup>54</sup> Hippolyte Delehaye, *Les légendes grecques des saints militaires* (Paris 1909), p. 69. La confusion de saint Georges avec l'évêque arien Georges de Cappadoce, faite par A. Harnack, n'est plus suivie. F. Cumont, *La plus ancienne légende de saint Georges*, dans: *Revue de l'histoire des religions*, CXIV (1936), p. 5-41, a cru pouvoir mettre à nu des influences mazdéennes.

<sup>55</sup> *Decretum Gelasianum de libris recipiendis et non recipiendis*, éd. A. Thiel (1868), p. 458, et éd. Ernst von Dobschütz (Leipzig 1912), p. 41: *sicut cuiusdam Cyrici et Iulittae, sicut Georgii aliorumque eiusmodi passionis quae ab hereticis perhibentur compositae*.

<sup>56</sup> Le palimpseste de Vienne qui date du V<sup>e</sup> siècle, ne donne qu'un fragment du texte grec. Des versions latines circulaient déjà au V<sup>e</sup> siècle, mais aucun témoin n'en est conservé. Le plus ancien témoin latin qui soit conservé (Clm. 3514), date du VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècle. — Cinq versions latines du haut moyen-âge ont été publiées par Dom Michael Huber, O.S.B., *Zur Georgslegende*, dans: *Festschrift zum 12. allgemeinen Deutschen Neu-philologentag in München Pfingsten 1906. Herausgegeben von . . . E. Stollreither* (Erlangen 1906), pp. 20-57. — Remarquablement nombreuses sont les *Passiones* latines de saint Georges, copiées dans les ateliers de l'abbaye de Monte-Cassino, aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. Dans le voisinage de cette abbaye, une nouvelle rédaction fut rédigée par Petrus Parthenopensis (de Naples), peu avant 1118. Voir: *Bibliotheca Casinensis*, III (1877), *Florilegium casinense*, p. 290 (détermination de la date), p. 341-348 (édition du texte). — La nouvelle

que le prologue aurait déjà fait partie de la rédaction originale du V<sup>e</sup> siècle.

Je vois l'entrée en scène du Pseudo-Passecrate comme l'effet d'une fausse attribution postérieure plutôt que d'une imposture initiale; en un mot: comme le premier élément de la Légende de Pasicrate qui nous occupe ici.

Les Grecs ont de bonne heure associé saint Pasicrate et saint Georges dans un culte commun. Une preuve en est le fait, que, dans leur Eglise, les deux saints étaient commémorés au même jour, le 24 avril<sup>57</sup>; à partir du VII<sup>e</sup> siècle au moins, peut-être dès une époque plus reculée encore. Les grecs de l'époque paléochrétienne finissante n'étaient donc pas loin d'un „jumelage" des deux saints militaires comme deux compagnons, pas loin non plus d'une substitution de Pasicrate au biographe de son compagnon Georges. La contemporanéité des deux saints (fin du règne de Dioclétien, selon les Actes de Pasicrate et les Passions normalisées de Georges) peut avoir favorisé ce développement.

Ce développement dont je souligne le caractère conjectural, a pu se réaliser seulement au sein de l'Eglise grecque. Mais je ne me porte pas garant de cette conjecture, sujette qu'elle est à la réversibilité de toute argumentation de cause à effet. Le „jumelage" liturgique des deux saints pourrait tout aussi bien avoir été occasionné par le compagnonnage et la paternité littéraire présumées de Pasicrate.

Il importe de signaler encore que la contemporanéité des saints Pasicrate et Georges qui a eu des répercussions dans la liturgie byzantine, est perceptible aussi, mais sur une autre échelle, dans la perspective du livre populaire (Texte-Dadien).

Le Pseudo-Passecrate, auteur du Texte-Dadien, raconte que Prochorus<sup>58</sup>, disciple de saint Pierre, aurait fait à Polychronia

éclosion du culte de saint Georges au XI<sup>e</sup> siècle et le premier mouvement pour les Croisades étaient liés ensemble; cf. C. Erdmann, *Die Entstehung des Kreuzzuggedankens* (Stuttgart 1935), p. 254-260.

<sup>57</sup> Dans l'Eglise latine, par contre, la fête de saint Georges a toujours été célébrée le 23 avril; à l'exception seulement de quelques diocèses du nord-est de l'Italie qui, demeurés plus longtemps sous l'influence des Byzantins, ont continué à observer la date des Grecs (24 avril). — Quant à saint Pasicrate, son nom figure bien aux martyrologes de Florus, d'Adon et d'Usuard (Dom J. Dubois, *Le martyrologe d'Usuard*. Bruxelles 1965. p. 234), mais, à la suite de la réception de la liturgie de Rome, il a disparu du culte officiel de l'Eglise latine. Des saints du groupe de Durostorum seul le chef de file Jules de Vétéran a pu conserver son rang dans le calendrier romain du moyen-âge. Le Martyrologe Romain actuellement en vigueur, au 25 mai, fait mention de Pasicrate, Valentio et deux autres martyrs à Durostorum.

<sup>58</sup> Un Prochorus figure au catalogue palestino-syrien des Disciples du Seigneur; cf. Theodor Schermann, *Propheten- und Apostellegenden nebst Jünger katalogen des Dorotheus und Verwandter Texte* (Leipzig 1907), pp. 302,

qui n'était pas encore mariée, l'annonce qu'elle allait être mère d'un grand saint, appelé Georgios <sup>59</sup>.

Voilà d'un coup la vie de saint Georges transférée à l'Age apostolique! Comme nous le verrons, la légende campanienne fera également remonter à cet âge la vie de saint Pasicrate ce qui est d'autant plus étonnant que le Texte-Dadien était peu répandu en Occident et que les *Passiones* nombreuses de saint Georges qui sortirent des ateliers du Mont-Cassin, donnent toutes une version très normalisée.

### *Saint Pasicrate en Campanie*

Le culte de reliques de martyrs importées d'Orient a bien des fois fait naître des légendes dans lesquelles les dévots n'ont pas hésité à déplacer le lieu du supplice et de la première sépulture. L'hagiographie italienne offre beaucoup d'exemples d'une semblable substitution. La Campanie aussi a été fertile en ce genre de prétentions locales. La fantaisie populaire y a localisé le supplice d'une bonne partie des martyrs militaires du groupe de Durostorum.

La dévotion aux saints Nicandre et Marcien est attestée à Naples dès le IX<sup>e</sup> siècle <sup>60</sup>. Des reliques de ces saints sont signalées dans l'église de l'abbaye du Mont-Cassin en 1023 <sup>61</sup>, peu après aussi dans les églises d'Atina et de Venafro, situées dans les domaines de ladite abbaye. En 1044, on fit à Atina l'élévation des reliques d'un Marc qu'on identifia à Marc le Galiléen, disciple de saint Pierre; on les disposa près de celles de Nicandre et de Marcien.

A peu près toutes les Vies latines conservées de Nicandre et de Marcien ont été copiées au Mont-Cassin. Une d'elles appartient

---

321, 345. Il était considéré comme le premier évêque de Nicomédie, lieu de supplice de saint Georges (selon un des courants de la légende). D'après l'auteur tardif Abûl-l-Barakâts, Prochorus aurait rédigé les Actes de l'Apôtre Jean; cf. Ant. Baumstark, dans: *Oriens christianus*, II (Roma 1902), pp. 312-343.

<sup>59</sup> Voir le Texte-Dadien dans: Krumbacher, *o.c.*, pp. 243-245.

<sup>60</sup> Témoin le Calendrier sur marbre de l'Eglise de Naples, du IX<sup>e</sup> siècle. Au siècle suivant, on signale à Naples l'existence d'un *Monasterium*, placé sous les vocables des deux saints. Pour les détails et la documentation je renvoie à l'ouvrage très sérieux de Erich Caspar, *Petrus Diaconus und die Monte Cassineser Fälschungen* (Berlin 1909). Cet auteur (p. 134) admet comme à peu près vraisemblable (*fast wahrscheinlich*) que, pendant les invasions des Ostro-Goths, les reliques des martyrs de Durostorum ont été mises en sécurité en Italie.

<sup>61</sup> Sous la date 1023, Léon, chroniqueur de l'abbaye du Mont-Cassin, donne une liste des reliques que l'abbaye avait reçues en don, soit du Vatican soit de Byzance (Migne, PL., CLXXIII, c. 753). J'y relève les noms de Susanne, de Georges, de Cyriaque, de Nicandre et de Marcien, mais non pas le nom de Pasicrate. Comparer encore: Hippolyte Delehaye, *Hagiographie napolitaine*, dans: *Analecta Bollandiana*, LVII (1939), pp. 1-64, spéc. à la page 27.

encore au XI<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup>. Elle raconte déjà que, après leur fuite de Durostorum, Nicandre, Marcien et Papien, frère du martyr Pasistrate, évangélisèrent la Campanie; qu'ils y subirent le martyre sous le *praeses Maximus*, et que leurs dépouilles furent inhumées dans l'église de Venafro.

Pendant les années de son exil à Atina (1128–1130), Petrus Diaconus, moine du Mont-Cassin et grand faussaire, forgera une Vie des saints Nicandre, Marc et Marcien<sup>63</sup> qui donnera des précisions plus inquiétantes encore. La fuite de Durostorum y est qualifiée de désertion. Le *praeses Maximus* doit sa nomination à l'empereur Néron et le martyre des trois saints est consommé vers l'an 90. Comble des inepties: les dépouilles sont inhumées non pas à Venafro, mais dans la ville voisine Atina où habite le coiffeur chez qui saint Pierre avait coutume de prendre un gîte pendant ses tournées de service en Campanie. Ce qu'il y a de ragoûtant dans cette dernière anecdote, c'est que les Apocryphes dépeignent le prince des Apôtres comme un chauve!

En venons maintenant à considérer le rôle de saint Pasistrate dans cette légende campanienne. La présence de reliques du saint en Campanie n'est pas attestée antérieurement au XII<sup>e</sup> siècle. La Vie des saints Nicandre et Marcien, composée au XI<sup>e</sup> siècle, fait bien mention du *martyr Pasistrates*, mais le choix des mots et leur contexte semblent présupposer un martyre préalablement consommé (hors de la Campanie? à Durostorum encore?). Par contre, elle met bien en scène un frère germain de Pasistrate, Papien, que les synaxaires grecs nous ont fait connaître comme un apostat. Elle raconte que Papien s'est réconcilié avec l'Eglise; que, avec Nicandre et Marcien, il s'est enfui de Durostorum pour prêcher la Foi dans la Campanie où il a subi le martyre avec eux<sup>64</sup>.

<sup>62</sup> Aujourd'hui à Rome, Bibl. Vallicelliana, Act. Sanct., VIII, 43, mais écrite au Mont-Cassin, au XI<sup>e</sup> siècle. Edition par Erich Caspar, *o.c.*, App. IV, pp. 226–229. Voici un extrait: *Uxor sancti Nicandri nomine Daria . . . Nicandrum sequebatur quidem uxor eius ac Papiannus frater martiris Pasicratis, filium Nicandri portans infantem . . . Requieverunt autem Christi martires Nicander et Marcianus et Daria uxor Nicandri cum filio suo in civitate Venafro.*

<sup>63</sup> Petrus Diaconus a fait passer cette Vie pour une oeuvre d'Adenulphe II, archevêque de Capoue (vers 1040); cf. BHL. 5298. Il a donné encore quelques précisions supplémentaires (e.a. l'anecdote du coiffeur de saint Pierre) dans sa fausse Chronique de la ville d'Atina, rédigée également aux années 1128–1130. Les écrits hagiographiques locaux, forgés par Petrus Diaconus à Atina aux années 1128–1130, sont passés en revue par Erich Caspar, *o.c.*, pp. 129–148 (chapitre spécial sur *Die Attineser Geschichtsquellen*). – Lire sur la calvitie de saint Pierre: R. Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, II, 2 (1884), p. 81.

<sup>64</sup> Un saint Papien est patron de l'église de Milazzo (province de Messine). Sa fête y est célébrée le 17 juin: cf. *Bibliotheca Sanctorum*, X (1968), c. 320 (i.v. *Pappio*). C'est la date aussi de la fête des saints Nicandre et Marcien en Campanie. Je me demande, si le Papien de Milazzo n'est pas le même

En 1128, Petrus Diaconus sera plus long dans sa *Vita s. Pasicratis*, composée par lui à l'âge de 21 ans, mais perdue maintenant <sup>65</sup>. D'emblée, il fera de Pasicrate un des déserteurs de Durostorum; l'associera au groupe de Nicandre, Marcien et autres martyrs qui par leur sang consacreront le sol campanien sous le pontificat du pape Clément (88-97) <sup>66</sup>; et localisera à Atina (et non pas à Venafro) la sépulture de Pasicrate et de tous ses compagnons. Dans sa Chronique d'Atina, il ira même aussi loin que de prétendre que, du temps du pape Eleuthère (174-189), la cathédrale d'Atina (aujourd'hui église paroissiale de saint Marc le Galiléen) aurait été fondée par l'évêque Salomon (185-221) et dédiée à saint Pasicrate et sainte Darie <sup>67</sup>.

Ainsi Petrus Diaconus a reporté dans un passé très lointain un culte local et un vocable qui certainement étaient en vigueur de ses jours (1128), mais dont la préexistence, quant à Pasicrate du moins, n'a laissé aucune trace dans les actes authentiques. Il n'aurait pu le faire impunément, si le culte de Pasicrate n'avait pas été plus ou moins enraciné déjà au moment où il prit la plume, mais on se gardera bien de surestimer la durée de sa préparation. La prudence commande de limiter le temps de la genèse et du plein épanouissement de la légende à la période comprise entre 1044, année de l'élévation des reliques de saint Marc le Galiléen, et 1128, année en laquelle Petrus a composé sa *Vita s. Pasicratis* qui, dans deux ans, serait suivie de quelques Vies connexes <sup>68</sup>.

---

que le Papien, frère de Pasicrate, martyrisé en Campanie au dire de la Vie de Marcien (XI<sup>e</sup> siècle).

<sup>65</sup> L'autographe de Petrus Diaconus a été vu par Baronius (XVI<sup>e</sup> siècle) et Ughelli (XVII<sup>e</sup> siècle), mais avec beaucoup d'autres écrits de Petrus relatifs à l'histoire d'Atina, il a péri dans la grande incendie de la ville d'Atina en 1700. Heureusement, un extrait de la *Vita Pasicratis* a pu être publié par B. Tauleri, *Memorie istoriche dell'antica città d'Atina* (Napoli 1702), p. 298-299. Les pertes sont compensées en partie par les extraits de la fausse Chronique d'Atina du même auteur, publiés préalablement par F. Ughelli, dans son *Italia Sacra* (9 tom. Rome 1644-1662), spécialement aux tomes I, pp. 494 sq., et X, pp. 38 sq.

<sup>66</sup> Il s'est fait fort du témoignage des *Acta s. Pasicratis* qui auraient été composés à la fin du I<sup>er</sup> siècle et auraient péri dans une incendie sous le règne de Dioclétien. Encore une invention de son cru! Il en donne des extraits dans sa Chronique d'Atina. L'époque du supplice y est située sous l'épiscopat de Fulgence, évêque d'Atina, et sous le pontificat du pape Clément (88-97); cf. Caspar, *o.c.*, p. 141.

<sup>67</sup> Dans la même Chronique Petrus donne un extrait des soi-disant *Gesta* de l'évêque Salomon qui porte: *Salomo . . . fecit et ecclesiam in honorem eiusdem Pasicratis et Dariae*; cf. Caspar, *o.c.*, p. 147. Daria est l'épouse de Nicandre, du moins dans la légende campanienne.

<sup>68</sup> D'après son auto-bibliographie, insérée dans sa Chronique d'Atina, Petrus aurait composé encore une *Vita s. Marci* et une *Vita s. Dariae*; cf. Caspar, *o.c.*, p. 148. Rentré dans son abbaye en 1130, Petrus y succéda à Léon comme chancelier et continuateur de la Chronique de son abbaye. Il est signalé encore en 1153.

A plus forte raison encore, l'année 1044 est le *terminus a quo* de l'apostolicité légendaire des martyrs campaniens. L'association artificielle au culte et à l'activité historique de saint Marc le Galiléen, disciple de saint Pierre, a fait reculer à l'Age apostolique l'activité et le supplice de tous ces martyrs, y compris Pasicrate. Quant à ce dernier, ce développement avait, dès l'Antiquité, été préparé par le livre populaire (Texte-Dadien) de saint Georges, mais rien ne prouve que ce facteur général a d'une façon efficace agi spécialement en Campanie <sup>69</sup>.

Au terme de cette digression, je suis aux regrets de conclure que l'exploration de la légende campanienne de Pasicrate n'a pas fait avancer d'un pouce le problème de l'inscription de son nom et de sa lignée à la Sainte Parenté. Pour décevante que soit cette conclusion provisoire, une nouvelle espérance peut toujours prendre le relais d'une utopie réduite en miettes.

L'inscription de Pasicrate à la Sainte Parenté remonte plus haut, peut-être, qu'on ne le pense. Cet élément de sa légende s'est développé, peut-être, indépendamment de la légende strictement campanienne. Mais tout bien pesé, l'étape campanienne n'est pas nécessairement à mettre hors de cause, même pas en rapport avec l'inscription à la Sainte Parenté. Le fait que ce genre d'apparentage apocryphe n'était aucunement pratiqué dans l'Eglise byzantine, empêche de trop s'éloigner de la Campanie, seule région latine où Pasicrate ait été honoré.

#### *Encore un témoin de la généalogie de Passograssus?*

Si, à l'exemple de l'armée d'Annibal, on s'est endormi dans les délices de Capoue et des autres villes de la Campanie, les perspectives sont des plus sinistres. Aussi crois-je faire bien d'élargir un peu le champ visuel, en étendant la prospection à toute l'Italie du Sud.

Un fragment d'une tablette de plomb, détachée d'un reliquaire, porte l'inscription suivante que je reproduis d'après l'édition, faite par l'archiviste florentin Nitti en 1893 <sup>70</sup>:

<sup>69</sup> Il est inquiétant déjà que les formes vulgaires *Passograssus* (*Passecras*, *Passgrades*) ne se rencontrent pas dans les textes campaniens. Il est certain, d'autre part, que les *Passiones* de saint Georges, mises en circulation par l'abbaye du Mont-Cassin, étaient des versions normalisées qui situent le martyre à l'époque de Dioclétien. C'est le cas aussi de la rédaction de Pierre de Naples, composée peu avant 1118 (voir à la note 56).

<sup>70</sup> Francesco Nitti di Vito, *Di una iscrizione reliquiaria anteriore al 1000 (con un facsimile)*, dans: Archivio storico italiano. Quinta Serie. Tomo XII (1893), pp. 257-274. Comparer le compte-rendu d'un Bollandiste méfiant dans: *Analecta Bollandiana*, XIV (1895) 322-324. Du reste, la publication de Nitti a passé inaperçue. Il n'en est pas fait mention dans l'ouvrage de



ecce corpus de beata ermenie / qui natus est in ciuitatem  
 que uoca-/tus est gerusalem patrem suum uo-/ catur iremia  
 matrem suam alia-/xa parentem thiana de beati-/ simam  
 uirginis marie da que-/sta parte mare uaritano <sup>71</sup> cum /  
 petrum et paulum . et cum maria mada-/lena et cum socii  
 suis . sancta ermenie uir-/ ginis . transit in ciuitate martora-/  
 na . martinus episcopus accepit cor-/pus de beata ermenie  
 uirginis . et por-/tolo in cau<a> dignore . et edificauit ecclesiam  
 d-/e santo martino a tempus de santo greorio / terciu paipa  
 de roma . ecce reliquie de sancta maria m-/adalena . / ece  
 reliquie de sancti brasii <sup>72</sup> episcopi . /

Je laisse entière la question de savoir, si la tablette provient de l'église de Martirano en Calabre <sup>73</sup> ou de celle de Martorana en Campanie, très ancienne possession de l'abbaye du Mont-Cassin <sup>74</sup>. D'après l'éditeur Nitti qui a opté pour la première localité, l'écriture appartiendrait au X<sup>e</sup> siècle et le texte offrirait quelques traits caractéristiques du dialecte de la province de Bari. L'écriture est bien d'un aspect bénéventin, mais on se gardera toujours de serrer de trop près la datation des inscriptions de reliquaires qui étaient souvent renouvelées sous forme de copies plus ou moins figurées. A en juger par le contenu, le texte dans sa forme actuellement conservée pourrait être postérieur à l'an 1050, parce qu'il fait de sainte Erménie une compagne de sainte Marie-Madeleine lors de

---

l'abbé Victor Saxer, *Le culte de Marie Madeleine en Occident des origines à la fin du moyen-âge* (Thèse Strasbourg 1953. Réimpression Paris et Auxerre 1959, en deux tomes).

<sup>71</sup> L'éditeur Nitti donne: *mare uaritano*. Le facsimilé porte distinctement: *mare uaritano*, ce qui veut dire: la mer de Bari. *Lat.* Barium = *grec* Barion = *Byzantin* Barition. *Questa parte* veut dire: d'Outremer, de Palestine.

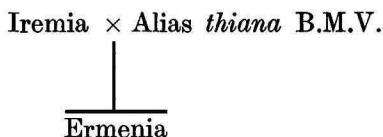
<sup>72</sup> *sancti brasii*: saint Blaise, évêque de Sébaste (Cappadoce), martyr *sub Licinio*, 3 février (BHL. no. 1370).

<sup>73</sup> Martirano (autrefois *Martarano*, dans l'Antiquité *Mamertium* ou *Mamertion*, colonie grecque) est située dans la province actuelle Calabre Ulérieure II<sup>e</sup> (chef-lieu: Catanzaro). En 1818, le diocèse de Martirano a été uni au diocèse de Nicastro. La cathédrale de Martirano était dédiée à Notre Dame ce qui est en contradiction avec la tablette qui situe les reliques de sainte Erménie dans une église épiscopale sous le vocable de saint Martin. Cet écart ne plaide pas en faveur de l'option faite par l'éditeur Nitti.

<sup>74</sup> Martorana dans la province de Salerne, appelée *Martoranum* dans les plus anciennes chartes de l'abbaye du Mont-Cassin. Voir: Erich Caspar, *o.c.*, pp. 167, 169, 171 et 231. Caspar exclut toute possibilité d'interpolation du nom. — Des reliques de saint Blaise furent „découvertes” et élevées en 1196 à Veroli (Frosinone), pas loin du Mont-Cassin; cf. *Bibliotheca Sanctorum*, III (1963), c. 572-573. D'après la légende locale, Blaise et Demetrius seraient venus à Veroli en compagnie de Salomé, la mère des Apôtres Jean et Jacques le Mineur. Le faussaire Petrus Diaconus a eu une grande part à la fabrication de la légende de Demetrius. — La relique de saint Blaise qui existait à Martoranum, n'était pas nécessairement une particule du trésor de Frosinone.



sa traversée de la Méditerranée <sup>75</sup>. Voici un petit tableau des données généalogiques de la tablette relatives à sainte Erménie qui n'est pas connue autrement :



Sans doute, cette *Alias* <sup>76</sup>, dite *parens thiana* de la Sainte Vierge, est la même que *Alyas* que le manuscrit de Bamberg présente comme mère de Passograssus et arrière-cousine de sainte Marie. Le nom n'est pas connu autrement. *Parens thiana* est un pléonasme. Dans les dialectes de la Grande Grèce la qualification *thiana* ne s'applique jamais à une tante, mais exclusivement à des parentes lointaines (cousines, arrière-cousines, etcétera) <sup>77</sup>.

Le résumé de la *Passio* de saint Pasicrate, inséré dans les syntaxaires grecs, raconte que, lors du supplice, la mère pria instamment son fils Pasicrate de ne pas suivre le mauvais exemple de son frère apostat Papien, mais il taît son nom. Nous connaissons maintenant le nom de cette mère ferme. Elle s'appelait *Alias*, était juive et vivait en Terre Sainte (*Gerusalem*) où elle a enfanté une fille Erménie. Le nom de cette Erménie (ou Herménie) ressemble

<sup>75</sup> En 1050, les vocables des saint Pierre et Paul et de sainte Marie-Madeleine furent ajoutés au patrocinium primitif (Jésus et sa Mère Marie) de l'abbaye de Vézelay pour justifier la possession des reliques de Marie-Madeleine qui y reposaient; cf. V. Saxer, *o.c.*, p. 66. Or, la tablette de Martirano fait d'Erménie une compagne de voyage des saints Pierre et Paul et de Marie-Madeleine: répercussion apparente de la légende de Vézelay concernant Marie-Madeleine.

<sup>76</sup> Accusatif: *Aliaxa*, graphie de *Aliassa*.

<sup>77</sup> Dans son compte-rendu (voir à la note 70), un Bollandiste anonyme a pris *Iremia* pour une femme qu'il craignait être Esmérie, et *thiana* (ou *zia*, du grec *theia*) au sens de tante. De là, sa méfiance à l'égard de l'inscription. Une lecture moins rapide aurait pu l'apaiser. *Iremia* est un homme et *thiana* est synonyme de *parens* (parente). — Il est vrai que dans les textes latins du haut moyen-âge la forme *thia* ou *zia* est toujours employée pour désigner une tante et qu'il en est de même dans l'italien moderne. Mais il n'est pas moins vrai que la forme prolongée *thiana* ou *ziana* qui est répandue dans l'Italie du Sud seulement, désigne exclusivement une parente lointaine ou l'ensemble des parentes. Dans son édition de l'inscription, Nitti a bien fait cette observation pour la province de Bari, mais elle a passé inaperçue dudit Bollandiste. — J'ajoute, de ma part, que les dialectologues ont constaté le même phénomène dans les provinces de Calabre. Giovanni Malara, *Vocabulario dialettale Calabro-Reggino-Italiano* (Reggio Calabria 1909. Réimpression Bologna 1970. p. 493 i.v. *Ziani*). Francesco Scerbo, *Studio sul dialetto Calabro* (Firenze 1886. Réimpression Bologna 1970. p. 9 i.v. *ziu* et p. 158 i.v. *zianu*).

beaucoup à celui de *Hermana*, donné en Terre Sainte à Esmérie, soeur de sainte Anne <sup>78</sup>.

Il est permis de conclure que, dans les légendes, Pasierate et Papien étaient des frères (soit germains soit utérins) d'Arménie et conséquemment des fils d'Alias, sans être nécessairement fils d'Iremia (= Jérémie?). A l'égal de saint Servais, ils étaient des parents de Jésus au quatrième degré canonique <sup>79</sup>. En matière d'apparentage, ils le cédaient seulement à saint Jean-Baptiste qui était un parent au troisième degré <sup>80</sup>.

D'après la tradition locale, fixée par la tablette de plomb, l'élévation des reliques de sainte Arménie aurait eu lieu sous le pontificat de Grégoire III (731-741). Sans aucun doute possible, la légende de la sainte est née postérieurement à cette élévation. Toutes les légendes de ce genre qui font venir en Occident des saints et des saintes de l'Age apostolique, datent du X<sup>e</sup> siècle, au plus tôt. Dans la forme que lui donne la tablette, la légende d'Arménie est probablement postérieure à 1050, parce que la venue de la compagne Marie-Madeleine en France est attestée à partir de cette date seulement. Mais cette datation ne vaut pas certainement pour tous les éléments de la légende. L'accouplement des noms d'Arménie et de Marie-Madeleine pourrait bien être un élément adventif, occasionné par la déposition d'une relique de Marie-Madeleine à côté des reliques d'Arménie, conservées à Martirano depuis des temps et des temps.

### Conclusions

Au terme de ma communication, je n'ai plus qu'à formuler mes conclusions.

Dans toutes ces pages, il y a, en toile de fond, la perspective de la Sainte Parenté des Latins qui était un thème courant déjà des jours d'Hériger de Lobbes (979). Le texte de Jocundus (avant 1088), le plus ancien qui soit conservé, n'est pas en tout conforme au texte primitif perdu. Quelques témoins postjocundiens de rédactions préjocundiennes permettent d'apporter quelques retouches critiques au texte de Jocundus qui seul a prévalu. Au lieu

<sup>78</sup> Voir plus haut, à la note 22.

<sup>79</sup> Cf. *Legenda Aurea* (ed. Th. Graesse, ed. 3<sup>a</sup>, 1890), p. 594: *Beatus Servatius in quarto gradu attingens Christo Jesu natus fuit in Armenia ex patre et matre Judaeis*.

<sup>80</sup> Cette préséance du Précurseur n'a rien de surprenant. Le Christ n'a-t-il pas dit que Jean-Baptiste était le plus grand des prophètes (*Matth.*, 11, 11)? Dans la plus ancienne *Passio* de saint Georges, le Pseudo-Passecrate a repris ces paroles du Christ. — Cette préséance est, peut-être, autrement significative encore. Saint Jean-Baptiste était le patron primitif et principal de l'église abbatiale du Mont-Cassin; il était, en même temps, la personne juridique des domaines et de la temporalité de l'abbaye.

de: *Anna et Esmeria*, il faudra mettre: *Esmeria* (ou *Esmaria*) et *Anna*, mais la figure d'Esmérie en elle-même reste intacte. Il est pratiquement certain que, en Occident, la mère de sainte Elisabeth était appelée Esmérie bien avant 979 (Hériger) déjà, qu'elle est antérieure même à l'inscription du premier des faux additifs (la lignée de saint Servais).

Les Latins n'ont point modelé leur Sainte Parenté sur celle des Grecs (la version-Sobè). Ils semblent avoir fait leur quelques éléments importés de l'aire palestino-syrienne, tels les noms d'Isachar et de Susanne (par la voie de l'Italie, voir à la note 15) et surtout la figure d'Esmérie<sup>81</sup>. En tant que signifiant Marie, ce dernier nom peut trahir un substrat paléochrétien, sous-jacent à la fois à la version des Jacobites et à celle des Latins.

J'ai tiré au clair une certaine connexité des légendes de Passograssus, de saint Georges et de Marie-Madeleine, et plus spécialement le parallélisme du culte de saint Pasicrate en Campanie avec la légende de Passograssus. Ce dernier parallélisme est complet, à cela près que l'apostolicité légendaire du saint ne suffit pas à expliquer l'inscription de son nom et de sa lignée à la Sainte Parenté des Latins. Heureusement, l'authentique de reliques concernant sainte Erménie a finalement apporté un début de solution à cette difficulté.

J'arrive donc à conclure que c'est en Italie méridionale qu'on a fait entrer Passograssus dans la Sainte Parenté, mais la conclusion demande encore d'être confirmée dans tous les détails. J'ai l'impression qu'on a honoré le biographe de saint Georges plutôt que le martyr local. On dirait que le faussaire a voulu relever l'autorité de la légende du mégalomartyr que l'Eglise avait condamnée autrefois.

Il est prématuré encore de penser que la légende de la Sainte Parenté des Latins *en elle-même* nous est également venue de la péninsule apennine qui dans la suite s'est plus ou moins distanciee du thème. Il est, pour le moment, probable seulement que l'Italie nous en a transmis certains éléments levantins. En tout cas, il n'est nullement justifié d'attribuer une origine italienne au texte de Jocundus qui a eu des devanciers d'une teneur plus authentique.

Tout comme le ms. Can. 9 de Bamberg, les deux témoins dont

---

<sup>81</sup> Dans son *Compendium historiae in genealogia Christi*, composé vers 1160, Pierre de Poitiers fait entrer dans la généalogie du Christ le nom d'Esmérie, mais non pas encore les noms de Servais et de Passograssus; voir: Hans Vollmer, *Deutsche Bibelauszüge des Mittelalters* (Potsdam 1931), planche XII. Pierre de Poitiers a été le premier à assigner à Esmérie une place dans l'Histoire Sainte. Il considérait donc ce nom comme un élément paléochrétien, antérieur aux lignées de Servais et de Passograssus et indépendant d'elles.

Lambert de Saint-Omer nous a conservé des extraits, donnent une Sainte Parenté avec inscription de deux lignées fausses, et celle de Passograssus et celle de saint Servais, mais ils ont, en outre, ceci de particulier qu'ils n'énoncent pas encore, voire excluent, l'origine judéo-arménienne de saint Servais que Jocundus, sur la foi du prélat levantin Alagrecus, sera le premier à préconiser<sup>82</sup>. Ces extraits postulent l'existence d'une version *préjocundienne*, version qui n'a pas tout de suite été supplantée par celle de Jocundus.

Partant de la recevabilité historique de la version préjocundienne, je suis amené à conclure que Jocundus a non seulement introduit dans la lignée de saint Servais l'élément de la naissance judéo-arménienne, mais que (sur la demande de ses commettants, les chanoines de Saint-Servais de Maestricht?), il a aussi retranché la lignée de l'étrange Passograssus pour faire mieux ressortir celle de son cher saint Servais. En tout cas, la lignée de Passograssus est plus ancienne que la légende de la naissance judéo-arménienne de saint Servais.

Les lignées de saint Servais et de Passograssus se sont formées dans des milieux et des pays très différents. Aussi les argumentations des promoteurs des deux lignées fausses sont-elles diamétralement opposées l'une à l'autre.

Pour ce qui est de la lignée de Passograssus, elle est de manière inamovible ancrée dans l'apostolicité légendaire de son maître, saint Georges, et de saint Marc le Galiléen, apôtre de la Campanie.

Les défenseurs de la lignée de saint Servais s'y sont pris tout différemment. Ils n'ont même pas tenté de faire reculer à l'Âge apostolique l'activité du saint; ils se sont simplement contentés d'expliquer la longévité que la légende lui prêtait.

Pour accréditer la macrobie de saint Servais qui aurait vécu 300 ou 400 ans, Hériger de Lobbes (979) et Jocundus après lui citent en exemple la légende de Jude-Cyriaque, saint qui, tout en étant un neveu du protomartyr saint Etienne, a pu prolonger sa vie jusqu'à la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle. Jocundus, de sa part, a cru faire bien d'ajouter une argumentation quasi-scientifique, en faisant appel encore à la longévité des patriarches de l'Ancien Testament et aux récits de Pline l'Ancien concernant certaines régions d'Extrême-Orient où l'on vit 300 et même 400 ans.

---

<sup>82</sup> L'autographe de Lambert de Saint-Omer porte: *Sanctus vero Servatius (natus) fuit in Hebraea perfida in vico Pestico* (voir l'édition d'Albert Derolez, pp. 6 et 34). Jocundus, par contre, donne la leçon: *Persida*, au lieu de: *perfida*, et sa leçon est devenue la leçon reçue. Alors que Jocundus fait naître saint Servais en Perse (Persarménie), les textes rapportés par Lambert de Saint-Omer constatent simplement que le saint vit le jour dans la terre des Hébreux infidèles, donc en Terre Sainte.

*Épilogue sur le Trinubium Annae*

Le développement du thème de la Sainte Parenté des Latins est bien à l'image de l'esprit des Occidentaux, toujours tiraillé en divers sens. Les additifs faux, à la longue, désaxeront et rendront méconnaissable le thème paléochrétien.

Je me permets d'épiloguer un peu sur l'additif le plus grossier et de nos jours encore le plus controversé qu'est le *Trinubium Annae*. Il a été préparé par le thème des *trois Maries* (Marie, mère du Seigneur; Marie, mère de Jacques le Mineur; Marie, mère des fils de Zébédée). Le plus ancien témoin qui en soit connu, n'énonce pas encore que les trois Maries étaient soeurs nées de la même mère Anne<sup>83</sup>. Naguère, le Père De Gaiffier s'est demandé, si ce n'est pas pour expliquer que les trois Maries étaient soeurs, qu'est née la légende des trois mariages d'Anne<sup>84</sup>.

Trois lettres de Maurice, prieur des Augustins de Kirkham (Angleterre), toutes antérieures à 1189<sup>85</sup>, nous renseignent, comment les choses se sont passées. Premièrement, on a fait de Marie, mère des fils de Zébédée, une Marie-Salomé<sup>86</sup>. Maurice de Kirkham met de manière explicite cette leçon-exégèse à l'origine de ce qu'il appelle le salomitisme. Ensuite on a fait de Salomé un homme. Ceux qui le faisaient, se divisaient en deux groupes: l'un qui s'est manifesté avant 1050 déjà<sup>87</sup>, attribuait à Marie(-Salomé) deux maris, à savoir Cléophas et Salomé; l'autre considérait Salomé

<sup>83</sup> Extrait d'une homélie du IX<sup>e</sup> siècle finissant, publié par: Baudouin de Gaiffier, S. J., *Le Trinubium Annae. Haymon d'Halberstadt ou Haymon d'Auxerre?*, dans: *Analecta Bollandiana*, XC (1972), pp. 289-298, spécialement aux pages 297-298. L'écart dans le temps entre ce premier témoin (IX<sup>e</sup> siècle) et le deuxième témoin (Papias, vers 1050) me paraît inquiétant.

<sup>84</sup> Baudouin de Gaiffier, *o.c.*, p. 298. D'autres facteurs encore peuvent avoir compté. Certains apologistes ont approuvé le *Trinubium* qui faisait des frères de Jésus des petits-fils d'Anne, pour neutraliser l'effet odieux de la très ancienne construction de bien des Grecs d'après laquelle les frères du Seigneur seraient des fils issus d'un prétendu premier mariage de saint Joseph.

<sup>85</sup> M. R. James, *The Salomites*, dans: *The Journal of Theological Studies*, XXXV (1934), pp. 287-297.

<sup>86</sup> M. R. James, *o.c.*, p. 292. L'introduction de la figure de Marie-Salomé n'est pas fondée sur un faux, mais sur une exégèse erronée de *Marc.*, 15, 40. Le thème des *trois Maries*, publié par le Père De Gaiffier d'après un manuscrit du IX<sup>e</sup> siècle, porte déjà: *Mariam matrem filiorum Zebedei quae appellatur Salome, sororem matris Domini*. Aux années 1040-1050, Papias écrira en toutes lettres: *Maria Salome, uxor Zebedei* (Leyde, Bibl. de l'Université, ms. PBL. 17 (XIII<sup>e</sup> siècle), f. 41r/; voir aussi l'*éditio princeps* de Milan 1476.

<sup>87</sup> Maurice de Kirkham (*o.c.*, p. 291) appelle *quidam doctor erroneus* et *Pseudo-Beda* l'initiateur du groupe qui faisait de Marie l'épouse de Cléophas et de Salomé. Aux années 1040-1050, Papias fait déjà état de cette opinion peu commune: *Maria salome a viro uel a uico dicitur. Hanc eandem quidam cleopha dicunt, quia duos viros habuit*.

comme le père de Marie-(Salomé). Le quatrième et dernier groupe des salomites a attribué cet homme Salomé à sainte Anne comme troisième mari. Le développement s'est déroulé à une époque et dans un pays qui restent à déterminer. Sois dit au préalable qu'il n'a guère eu de répercussions en Italie et qu'il n'a aucunement été reçu de l'Eglise grecque.

En 1930, le Père Kleinschmidt a cru pouvoir situer au IX<sup>e</sup> siècle l'ultime phase du salomitisme, celle du *Trinubium Annae*<sup>88</sup>. Il s'en est référé aux témoignages d'Haymon d'Halberstadt (IX<sup>e</sup> siècle) et d'un certain Théophylacte. Or, la valeur du premier témoignage vient d'être infirmée, sinon annulée, par le P. De Gaiffier (1972) qui a observé avec infiniment de raison que l'attribution traditionnelle de l'*Epitome* à cet Haymon est, pour dire le moins, imprudente. L'autre témoin du IX<sup>e</sup> siècle, allégué par le P. Kleinschmidt, à savoir Théophylacte, évêque des Bulgares, appartient en réalité à la fin du XI<sup>e</sup> ou au début du XII<sup>e</sup> siècle<sup>89</sup>!

Le témoignage de l'adversaire orthodoxe du *Trinubium Annae* qu'était ce Théophylacte, est tout de même précieux. Il prouve que le thème avait déjà cours avant 1108 environ (date approximative de la mort de Théophylacte). Il constitue, en même temps, la plus ancienne mention plus ou moins datable du thème et confirme à merveille la conjecture du prudent Max Förster (1925) d'après laquelle l'irruption du *Trinubium Annae* en Occident se soit produite vers 1100 au plus tard<sup>90</sup>.

Antérieurement à la période moyenne du XII<sup>e</sup> siècle les témoins du *Trinubium Annae* sont encore assez rares et aucun d'eux n'est strictement datable. La diffusion de la légende a été plus lente et plus compliquée que l'on a cru jusqu'ici. Lambert de Saint-Omer ne la reproduit pas encore dans le *Liber Floridus*, compilé par lui aux années 1117-1120. Il s'en tient toujours à la construction

<sup>88</sup> Beda Kleinschmidt, O. F. M., *Die heilige Anna; ihre Verehrung in Geschichte, Kunst und Volkstum* (Düsseldorf 1930), spécialement aux pages 254-255. L'erreur du P. Kleinschmidt a fait beaucoup de victimes dans les rangs des historiens de l'art.

<sup>89</sup> Migne, PG, CXXIV, c. 279 (commentaire à *Joh.* 19, 24-27). J'ai vérifié le texte aussi dans l'édition de J. F. B. M. de Rubeis (Venise 1754) qui a été reprise par Migne, et dans l'édition de 1631 (Paris), à la page 827. — Théophylacte, précepteur au palais impérial de Byzance, puis évêque des Bulgares (1078-1092), mourut vers l'an 1108. — Aveuglé par sa thèse que le *Trinubium Annae* daterait du IX<sup>e</sup> siècle, le P. Kleinschmidt (*o.c.*, p. 255) a confondu ce Théophylacte avec un auteur homonyme du IX<sup>e</sup> siècle!

<sup>90</sup> Voir l'étude de Max Förster, citée, plus haut, à la note 20. Plusieurs auteurs ont prêté un autre sens à la conjecture de Förster. L. Boër, *Anna*, dans: *Lexikon der Marienkunde*, I (Regensburg 1967), col. 231, prétend même que la légende du *Trinubium Annae* aurait été universellement admise au cours du XI<sup>e</sup> siècle.

antique<sup>91</sup> du *Binubium Annae* (mariages successifs d'Anne avec Joachim et Cléophas seulement) que, d'ailleurs, il donne en deux versions sensiblement différentes l'une de l'autre <sup>92</sup>.

---

<sup>91</sup> *Antique* par rapport à l'Occident seulement. L'Eglise grecque a, dès les premiers temps, enseigné que sainte Anne n'a contracté qu'un seul mariage. Cette doctrine n'a point été compromise par le système d'Hippolyte de Thèbes, d'après lequel Joachim aurait eu une fille Marie (Marie-Cléophas) de la veuve de son frère Cléophas avant de se marier avec sainte Anne (*Binubium Joachim*; cf. Franz Diekamp, *o.c.*, p. 25).

<sup>92</sup> *Liber Floridus*, éd. Alb. Derolez (Gand 1968), pp. 6 et 34. Dans la seconde version Anne a deux filles Maries, l'une procréée par Joachim, l'autre par Cléophas (p. 34). La première version (p. 6) est ahurissante: Anne y est dite avoir eu deux maris, mais trois filles Maries dont deux (Marie, mère de Jésus, et Marie, mère des fils de Zénédee) avaient pour père Joachim, et une (Marie qui se marierait avec Alphée) Cléophas.

